

acharnée. Ils passaient le reste du temps à lire, à fumer et à parler du pays.

Ayant obtenu la permission de louer une maison aux portes de la ville, ils s'y installèrent et purent y vivre plus en famille qu'à l'hôtel. Il y avait quatre mois qu'ils vivaient ainsi, se demandant tous les jours quand ils pourraient revoir le sol natal, lorsqu'un jour le gouverneur leur fit transmettre un message, leur annonçant qu'ils étaient libres.

« Lorsque cette nouvelle nous arriva, dit l'un des exilés, nous n'étions pas tous au cottage; les uns étaient à la chasse, les autres à la campagne, et aussitôt qu'un de nous arrivait, il était attendu sur le seuil de la porte, et on lui criait le plus haut possible: "Tu ne sais pas la grande nouvelle?" Et lui de répondre: "Ma foi, non." Ne pouvant retenir le secret plus longtemps, nous criions ensemble: "Nous sommes libres." "Quelle douce parole pour un exilé!"

Voici ce qui s'était passé. La proclamation de lord Durham avait été portée devant le parlement anglais et y avait soulevé des débats orageux. Lord Brougham, lord Ellenborough et les hommes les plus éminents du parlement anglais demandèrent, dans les termes les plus énergiques, l'annulation d'une proclamation qui violait les lois les plus élémentaires de la justice, en condamnant à la transportation, sans procès, des sujets anglais, et allait même jusqu'à décréter la peine de mort contre une quinzaine d'autres, s'ils revenaient dans le pays. Lord Brougham demanda quand on avait vu condamner sans procès, des criminels, à l'exil ou à la mort, qu'ils se fussent ou non reconnus coupables?

La proclamation avait été annulée, et lord Durham, blessé profondément dans son amour-propre, avait demandé et obtenu son rappel en Angleterre.

Nos huit exilés se hâtèrent, comme on le pense bien, de quitter le plus tôt possible le lieu de leur exil. Or, ce n'était pas chose aussi facile qu'on le croirait; car, si on leur permettait de s'en aller, on ne leur en donnait pas les moyens; ils devaient se repatrier à leur frais et dépens. Ils n'avaient presque pas d'argent, et il leur fallait attendre un mois s'ils voulaient prendre le prochain paquebot. Incapables de rester plus longtemps dans l'exil, quand ils étaient libres, ils songèrent, délibérément, comptèrent plusieurs fois leurs fonds et s'informèrent de tous côtés.

Le hasard les favorisa.

Une goëlette partait pour Boston; ils la louèrent, et, deux jours après, ils partaient. Le capitaine s'était engagé à les débarquer à New-York ou à Boston. La traversée fut longue et orageuse, la tempête faillit plus d'une fois engloutir la petite goëlette et ses passagers.

Enfin, ils mirent pied à terre, le 9 novembre, au fort Monroe, où la population, prévenue de leur arrivée, se pressa sur les quais pour leur souhaiter la bienvenue. La garnison du fort leur donna même un excellent dîner qui leur fit oublier les privations qu'ils avaient endurées durant la traversée.

Après quelques jours de repos, ils se séparèrent, et s'établirent dans différentes parties des Etats-Unis, attendant le jour où ils pourraient revenir dans la patrie.

Des huit exilés des Bermudes, deux vivent encore: M. le Dr. Masson, ex-représentant de Soulanges, et M. R. S. M. Bouchette, ex-commissaire des douanes, qui demeure à Québec.

L. O. DAVID.

EST-CE UNE MENACE ?

S'il fallait écouter tout ce qui se dit et s'imprime, nous ne serions pas une minute en repos. En effet, qui ne le sait? il n'y a pas un journaliste qui ne soit disposé, à toute minute, à faire, défaire et refaire, tantôt la constitution du pays, tantôt une autre chose, et tantôt une autre chose encore. C'est ainsi que l'on fait, défait et refait la France depuis plus de cent ans. Les journalistes sont de mauvais constructeurs. Nous en avons vu dire et écrire le pour et le contre du jour au len-

demain. Ces jours derniers, le *Globe* a rêvé qu'il avait été créé et mis au monde pour réformer notre monde politique et lui donner la force et la grandeur qui lui manquent.

Le meilleur moyen, selon lui, de donner la force et la gloire au pays, c'est d'unifier le langage, en faisant disparaître la langue française pour n'adopter que l'anglais—la langue de tout le continent américain. C'est ce qu'on appelle un coup de tête plus ridicule que redoutable. Nous comptons trop sur le bon sens et l'esprit de justice de la grande majorité de nos compatriotes d'origines étrangères, pour nous épouvanter des rêves de l'écrivain du *Globe*.

Les Communes du Canada ne proscrirent jamais la langue française sous le régime fédéral; car, du moment que cette question serait résolue, il y aurait une province de moins dans la grande Confédération de l'Amérique anglaise. Cartier, qui connaissait bien ses compatriotes, a pu dire, avec vérité, qu'ils étaient des *Anglais parlant le français*—signifiant par là notre loyauté franche et sans dol envers l'Angleterre, comme notre dévouement inviolable à nos institutions nationales et à notre langue française. Les jours de l'injustice et du fanatisme ne sont plus. Dieu soit loué! le régime actuel a rapproché toutes les races que protègent les couleurs anglaises sur ce continent—et en nous rapprochant, nous nous sommes mieux connus, et en nous connaissant plus, nous nous sommes aussi plus estimés.

Si nos frères anglais, écossais et irlandais sont fiers de leur langue et jaloux des belles et fortes institutions de l'Angleterre, qu'ils se tiennent aussi convaincus que leurs frères canadiens-français ne sont pas décidés à abandonner le patrimoine des ancêtres, et qu'ils ne seront jamais moins que des *Anglais parlant le français*.

F. V.

NOS GRAVURES

LE GÉNÉRAL D'AURELLE DE PALADINES

La France vient de perdre une de ses illustrations militaires. Le général d'Aurelle de Paladines, le vainqueur de Coulmiers, vient de mourir à Versailles, à l'âge de soixante-trois ans.

Il souffrait beaucoup d'un asthme et, depuis près de quinze jours, il gardait la chambre. Son état, cependant, n'inspirait pas d'inquiétudes sérieuses, mais les changements de température ont eu une influence fatale sur sa santé, et il a expiré à six heures du matin.

Né en 1804, dans la Lozère, d'Aurelle sortit de Saint-Cyr à l'âge de vingt ans, et partit pour l'Algérie dès 1830, pour n'en plus sortir qu'avec les épaulettes de général de brigade. Sa bravoure et son inflexible sévérité en avaient de bonne heure fait un officier légendaire. Au milieu du débraillement des troupes spécialement affectées à la conquête de notre belle colonie, il conserva les rigides traditions de discipline, de tenue et de service qui nous avaient été léguées par la Restauration.

Disons franchement que ces allures, d'une raideur extrême, étaient peu goûtées de ses inférieurs et même de ses supérieurs; c'était à qui ne servirait pas sous les ordres d'un chef dont la sévérité excessive n'était jamais tempérée par ces témoignages d'affection, par ces expansions d'amitié dont le terrible maréchal Pélissier savait être prodigue envers ceux qu'il considérait comme de bons officiers. On rendait justice à ses qualités militaires, mais on redoutait les coups de boutoir de ce sanglier, aussi dur pour son entourage que pour ses soldats.

En janvier 1850, d'Aurelle remplaçait Canrobert dans le commandement de l'unique régiment de Zouaves d'alors. Les pauvres *zouzous* ne furent pas peu étonnés d'être menés comme des *roumis* (soldats de l'intérieur); néanmoins, ils avaient confiance en un colonel qui leur donnait partout et toujours l'exemple, et qui inculquait à ses troupes un peu indisciplinées,

des habitudes de régularité que l'armée de l'Algérie avait trop négligées.

Appelé au commandement de la 1^{re} brigade de la division Forey, presque au début de la guerre d'Orient, l'ancien colonel de Zouaves passait général de division en mars 1855. Nous nous rappelons l'avoir vu à cette époque pour la première fois, et son aspect était certes de nature à frapper notre imagination. De taille moyenne, trapu, ses larges épaules dénotaient une force peu commune, et ces épaules étaient surmontées d'une tête brune, aux maxillaires développées. Ses lèvres minces étaient ornées d'une moustache et d'une mouche taillées en brosse suivant l'ordonnance de 1833; le cou emprisonné dans le col réglementaire et la tunique boutonnée achevaient de donner au général l'air du règlement fait homme. Heureusement, l'œil vif, intelligent, et le regard ferme respiraient une énergie froide, calme et indomptable qui, sans exciter le moindre entraînement sympathique pour l'homme, donnait cependant confiance dans le chef.

D'Aurelle a donné, le 7 septembre 1856, la veille de Malakoff, une preuve manifeste de sa bravoure. Sa division, placée sous les ordres du général Bosquet, devait fournir une brigade—la brigade Marolles—pour l'attaque du Petit-Redan. On savait d'avance que cette attaque entraînerait des pertes énormes. Néanmoins, d'Aurelle réclama, devant les généraux réunis, l'honneur de marcher en tête de la moitié de sa division la plus exposée. Bosquet dut lui donner l'ordre impératif de rester sur les hauteurs d'Inkermann pour empêcher, au besoin, un mouvement tournant des Russes.

Sa réputation d'inflexibilité le fit envoyer à Marseille, où les *flâneurs* de l'armée d'Afrique prolongeaient souvent leur séjour au-delà des limites raisonnables. Il sut faire rejoindre chacun dans les délais convenus, et, quand la guerre d'Italie éclata, l'empereur fut heureux d'avoir sur les bords de la Méditerranée un homme qui ne rendait pas la vie douce aux trahards.

Malgré ses services de guerre, Napoléon III n'osa pas lui confier une division de la garde impériale et le relégué à Metz, dont la garnison le vit partir sans regret en décembre 1869. Cette apparente disgrâce, dont l'unique cause fut la crainte qu'inspirait à un souverain débonnaire une sévérité outrée, fit précisément la fortune du général d'Aurelle. Appelé par M. Gambetta au commandement de l'armée de la Loire, il sut employer les moyens coercitifs devant lesquels avait reculé le faible Trochu, et pousser ses jeunes troupes à Coulmiers.

L'importance de cette victoire fut exagérée par la délégation de Tours dans un but politique, mais l'on doit rendre cette justice à d'Aurelle, qu'il sut la raconter avec une modestie qui, nous avions oublié de le dire, a toujours été le côté saillant de ce caractère de fer.

Il comprenait le danger des louanges hyperboliques adressées par M. Gambetta à une armée inexpérimentée, et qu'il savait incapable de tenir en rase campagne contre l'armée du prince Frédéric Charles, devenue disponible par la reddition de Metz, et qui s'avançait vers la Loire à marches forcées.

Que n'a-t-on suivi ses sages conseils! On eût évité le désastre d'Orléans, dont le dictateur Gambetta rejeta toute la responsabilité sur le malheureux général en chef.

M. Thiers essaya vainement de le mettre en faveur dans l'opinion publique en lui confiant, après le siège, le commandement en chef de la garde nationale de Paris. D'Aurelle, ayant toujours vécu loin de la capitale, n'était ni assez liant ni assez diplomate pour manier les éléments hétérogènes qui s'agitaient autour de lui.

À la paix, deux départements, la Gi ronde et l'Allier, l'avaient nommé député. Il opta pour l'Allier où il avait des liens de famille.

En 1875, nommé sénateur inamovible, il fut choisi comme l'un des questeurs de la Chambre haute, et c'est dans ces fonctions paisibles qu'il a terminé sa laborieuse carrière.—*Figaro*.

LE NOUVEL HOTEL-DE-VILLE DE MONTRÉAL

Construit à côté du Palais de Justice, sur la colline qui domine la place Jacques-Cartier, ce monument offre le plus riant coup-d'œil, et ne déparerait pas les plus belles villes du continent. Il est seulement regrettable qu'il ait pour vis-à-vis les plus détestables mesures qui se puissent voir. Espérons que le gouvernement provincial, à qui appartiennent ces vieilles baraques, les remplacera bientôt par de magnifiques bâtisses pour l'usage de nos tribunaux criminels, ce qui permettrait aux plaideurs, aux avocats et aux juges de pouvoir se mouvoir un peu dans nos cours civiles, chose impossible pour le présent.

LE DERNIER ACHAT.

C'est probablement son dernier tableau que le vieil amateur vient d'acheter. Aussi, avec quel bonheur il le contemple! Il a doublement raison de se réjouir: il a satisfait son goût pour le beau, et rendu heureux l'auteur du tableau en le rémunérant généreusement.

THAMAR

"Elle était belle, et Amnon, fils de David, l'aima." Ainsi s'exprime le livre de Samuel, dont s'est inspiré M. Dubufe pour rendre ce type superbe de la beauté orientale.

Voyez-la, en effet, la belle Thamar, dansant peut-être et cherchant à réjouir les regards de David vieilli.

Son bras gauche est gracieusement arrondi et revient appuyer sur la hanche un poignet paré de riches bracelets, tandis que l'autre main relève le feredjé aux mailles soyeuses et transparentes; sa noire chevelure, aux reflets bleuâtres, est enroulée sur sa tête où la retient une couronne ornée de sequins d'or; les traits ont le caractère de la race juive dans toute sa pureté; l'œil est grand et clair, le nez droit, la lèvre presque épaisse, et dans toute sa physionomie on sent régner ce je ne sais quoi de vague et d'indéfinissable qui illumine encore aujourd'hui le sourire de la femme asiatique: c'est plus que Thamar, c'est l'Orient tout entier, avec ses chairs opulentes, ses pâleurs mates, ses tissus précieux, l'Orient avec sa grâce irritante et toutes ses enivrantes séductions.

M. Pannemaker s'est montré le digne interprète de la peinture de M. Dubufe; il a su en traduire les moindres détails, en fixer les nuances les plus imperceptibles, sans rien enlever à l'ensemble de son charme et de son lumineux éclat.

LES FEMMES

Les femmes semblent être créées pour notre bonheur, en calmant nos inquiétudes par leurs caresses, en adoucissant nos mœurs par la douceur et la pureté des leurs, et en nous aidant à supporter nos malheurs et nos disgrâces. Mais combien en est-il qui remplissent cette vocation?

* *

Comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes à certains égards, de même les femmes jugent plus sainement des hommes, lorsque la prévention ne s'en mêle pas.

* *

L'amour, chez les femmes, cause d'étranges métamorphoses: la fière s'humanise; la dévote écarte ses scrupules; la prude ne sauve que les apparences; la farouche ne l'est point dans le particulier; l'indifférente ne l'est que pour un temps.

* *

Nous avons eu de nos jours un exemple de l'exactitude de cette pensée: une demoiselle du grand monde a fini à un certain âge par se marier, après avoir écrit un livre sur le bonheur du célibat. Elle est morte en 1853, portant un des grands noms de France.

* *

Quand, pour se venger d'une rivale, une femme n'a qu'à le vouloir, il est presque sûr qu'elle le voudra.

* *

L'éducation funeste que l'on prescrit aux femmes, sans leur permettre d'en avoir d'autre, leur apprend presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles comme nous traitons nos jardins; nous cherchons à l'orner en l'étouffant.

* *

Rien de si inexorable qu'une vieille femme sur l'amour des jeunes.